
Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Par-delà le bien et le Mal § 21

La *causa sui* est la plus belle contradiction interne qui ait jamais été inventée, une sorte de viol et d'attentat à la logique. Mais l'orgueil extravagant de l'homme l'a conduit à s'empêtrer de plus en plus dans les profondeurs redoutables de cette absurdité. Le désir du « libre arbitre » entendu au sens superlatif et métaphysique qui règne encore, malheureusement, dans les cerveaux à demi cultivés, le besoin de porter l'entière et ultime responsabilité de ses actes et d'en décharger Dieu, le monde, l'hérédité, le hasard, la société, n'est en effet rien de moins que d'être soi-même cette *causa sui*. Plus hardi que le baron de Crac, on tente de se saisir soi-même aux cheveux pour se tirer du marécage du néant et se hisser enfin dans l'existence. Et si quelqu'un venait à éventer la niaise rusticité de ce fameux concept du « libre arbitre », au point de le rayer de son esprit, je le prierais de faire un pas de plus dans la voie des « lumières » et d'effacer aussi de son cerveau le « serf arbitre » qui aboutit à un même abus des notions de cause et d'effet. Il ne faut pas *concrétiser* la « cause » et « l'effet », comme le font à tort tous les savants naturalistes, et tous ceux qui comme eux pensent en termes de nature, en se conformant à la balourdise du mécanisme régnant, qui imagine la cause comme un piston qui pèse et pousse jusqu'au moment où l'effet est obtenu ; il ne faut user de la « cause » et de l'« effet », que comme de purs *concepts*, c'est-à-dire comme de fictions conventionnelles qui servent à désigner, à se mettre d'accord, nullement à expliquer quoi

que ce soit. Dans « l'en soi » il n'y a nulle trace de « lien causal », de « nécessité », de « déterminisme psychologique » ; l'« effet » n'y suit pas la cause, aucune « loi » n'y règne. C'est nous seuls qui avons inventé comme autant de fictions la cause, la succession, la réciprocité, l'obligation, le nombre, la loi, la liberté, la raison, la fin ; et quand nous introduisons faussement dans les « choses » ce monde de signes inventé par nous, quand nous l'incorporons aux choses comme s'il leur appartenait « en soi », nous agissons une fois de plus comme nous l'avons toujours fait, nous créons une *mythologie*. Le « serf arbitre » est un mythe ; dans la réalité, il s'agit simplement de volonté *forte* ou *débile*. Quand un penseur s'avise de découvrir d'emblée dans tout « enchaînement de causes » et dans toute « nécessité psychologique » quelque chose qui ressemble à une contrainte, à une nécessité, à une succession obligée, à une pression, à une servitude, c'est presque toujours le signe qu'il y a quelque chose qui cloche en lui ; sentir ainsi est révélateur ; la personnalité s'y trahit. Et d'une façon générale, si mes observations sont exactes, le problème du déterminisme est envisagé sous deux aspects absolument différents, mais toujours de façon absolument *personnelle* ; les uns ne voulant rien céder de leur « responsabilité », de leur croyance en eux-mêmes ; de leur droit personnel, de leur propre mérite (c'est le cas des races vaniteuses) ; les autres, tout à l'opposé, ne voulant être responsables de rien, coupables de rien, poussés par un intime mépris de soi, demandant à *se décharger* n'importe où du fardeau de leur moi. Quant ceux-ci écrivent des livres, ils ont coutume à présent de prendre la défense des malfaiteurs ; leur déguisement le plus aimable est d'affecter une sorte de socialisme de la pitié. Et de fait, le fatalisme des veules s'embellit extraordinairement dès qu'il réussit à se présenter comme la « religion de la souffrance humaine ». C'est sa façon à lui de montrer son « bon goût ».

Introduction

A. Quel ordre suit ce paragraphe ?

1. Quoiqu'il parte de la notion métaphysique de « cause de soi », Nietzsche ne s'engage pas là dans l'examen de la théologie rationnelle qui avait été le terrain propre à ce concept ; mais bien plutôt dans l'âme humaine quand cette âme s'estime « cause de soi », en quelque sorte quand elle juge « être soi-même cette causa sui », dit-il. L'expression de « libre arbitre » se glisse sous cette notion métaphysique ; et elle est, elle, religieuse, inventée par les théologiens — complétée, il s'agit du « libre arbitre de la volonté ». Nietzsche doit penser à la querelle entre Erasme et Luther qui défendait lui, le « serf arbitre » : c'est un débat célèbre et important dans l'Allemagne luthérienne.

2. Nietzsche enchaîne sur les notions de cause et effet : fictions conventionnelles, comme d'autres êtres de langage (monde de signes), relevant de la création de mythologies. [« Il ne faut pas concrétiser... la personnalité s'y trahit »]

3. Enfin Nietzsche parle (« si mes observations... ») en psychologue ; il va diviser les tendances psychiques des hommes en deux espèces (les uns, les autres) : les uns ont un moi, un moi fort ; les autres préfèrent se décharger du fardeau de leur moi. L'adjectif caractéristique des « uns » serait « vaniteux » ; des autres, ce serait « veules » : ils vont parler de leur souffrance, demander pitié.

Comme toujours, à la fois il y a une unité de thème dans ce paragraphe qui, pour l'essentiel, cible le désir que le sujet humain a d'être libre. Et il y aurait deux sortes d'hommes, ceux qui ont fait un mythe de leur propre liberté intérieure, qui y ont gagné une dignité ; et quand cette fiction du libre arbitre est absente dans l'âme des autres, ils se traînent en demandant pitié : c'est le corps du peuple qui souffre et se lamente.

B. Cette pensée est-elle évidente et juste ? D'où Nietzsche parle-t-il ?

Si la ligne directrice que je viens de rappeler est bien là, qui fait l'axe de ce paragraphe, en même temps il mobilise de l'hétéroclite : comme il saute aux yeux, il applique l'idée de cause de soi là où personne ne l'avait mise puisqu'elle ne convenait qu'à Dieu. Les notions de libre et de serf arbitre, très théologiques, - qui elles sont faites pour les hommes - sont convoquées, comme

subsumées sous la nation de cause de soi - mais à l'état décevant d' « allusions » seulement ; il manque une justification de leur nature et rôle dans la pensée chrétienne, comme de la signification qu'ils prennent dans ce contexte (nous devons deviner mais surtout ils sont décrits comme entraînés par un désir ou un besoin, ce qui les dégonfle totalement). Mais cette subsomption est-elle légitime ? La relation de cause à effet ne doit être ni ceci ni cela : ni un « piston », ni un concept - si c'est une fiction ou un mythe : mais qu'est-ce alors : une image ? Une spéculation vide ? Qu'est-ce que Nietzsche a à dire en son propre nom ? Est-ce juste ces mots : « en réalité une volonté est forte ou débile » : est-ce juste **cela** qu'il a à dire ? C'est tout ? Nous aimerions, s'il fallait vraiment quitter les mythes, aller à quelque chose qui ait du sens et de la vérité.

Et la fin décrit la distance, le fossé, entre ceux qui posent et fortifient leur moi et ceux qui le nient, en ayant des mots méprisants pour les uns et les autres, et par contrecoup pour les idéologies chrétiennes ou socialistes . Mais que veut monsieur Nietzsche, si personne ne trouve grâce à ses yeux ? Y a-t-il pour lui un homme qui ait bien placé son moi ? Un moi tel que celui-ci ne soit ni gonflé ni plombé ? Si ni le libre arbitre, ni le serf arbitre n'ont de vérité, alors : qu'est-ce qui est le cas ? qu'est-ce qui est vrai ? Qui sommes-nous et comment devrions-nous nous conduire ? Que sommes-nous si nous ne sommes ni libres ni serfs ? Faut-il rayer ces deux mots ? Et parler la langue d'une volonté débile ou forte ? Mais cette langue là n'est-elle pas dangereuse, elle aussi ?

C. En arrière plan (mais peut-être pas), il y a tout le problème que nous pose l'écriture de Nietzsche : il écrit un paragraphe d'humeur, pour râler et se moquer des uns et des autres, avec des mots de mépris. Schopenhauer avait aussi de ces éclats d'humeur, de ces colères, mais il en devenait drôle, il faisait rire, il tonifiait, c'était un pessimiste roboratif. Là, dans l'écriture qui ne peut manquer de beaucoup mettre en italiques, de mettre entre guillemets, donc de viser pour l'essentiel mots et expressions, un certain type de langue irritante pour l'auteur, nous pouvons distinguer *des concepts thématiques* comme : *causa sui*, libre et serf arbitre, effets et causes...et le recours à d'autres *concepts, opératoires*, cette fois, comme « concepts, fictions, mythologie » qui indiquent à quel type de mots nous avons affaire avec les *thèmes* philosophico-théologiques : Nietzsche a sa boîte à outils pour dévisser et déposer à terre une langue hautement cultivée qui l'irrite.

Oui mais, nous n'aurons plus de beaux tableaux accrochés au mur.

Nietzsche se fait donc un guerrier qui tue, ou un jardinier élagueur du langage, il nous demande de « rayer des mots » de notre esprit ; et pour quoi faire ? Est-ce pour écrire de plein jet dans une belle langue où tous les mots sont justes ? Et alors, qu'a-t-il à dire, quand il dépose parfois les armes ? Il bataille contre la culture : oui mais : pour que nous pensions quoi, avec quels mots ? Ne risque-t-il pas plutôt d'obtenir, dans son assaut contre la culture philosophico-chrétienne, qu'on abandonne toute la culture ? et , comme cela sera le cas cinquante ans plus tard, qu'on tire contre elle avec son pistolet ?.

Car, Nietzsche, si nous avons besoin de « beaux mots », si nous avons besoin d'idéaliser, d'inventer des « fictions », demande-toi si, peut-être, ce ne serait pas une bonne chose : ce qui nous donne la force d'être dignes et pacifiques ? Pose-toi la question ! Qu'est-ce qui succéderait aux mythes et serait « bon » pour l'humanité ?

Et qui d'entre nous n'est comme le baron de Crac, quand, embourbé dans le marais, au lieu de s'enfoncer, il se tire les cheveux par le haut pour se sortir de là ? Et si l'opération décrite dans cette image nous sortait de là ? Pourquoi ça marche, le symbolique, les « beaux mots », « la méthode Coué » pour se sortir du marais ?

I. les thèmes : causa sui et libre/serf arbitre

A. L'expression *causa sui*, « cause de soi », a traduit quelques expressions aristotéliennes indiquant que le premier principe (l'Être ou l'Un suprême) se pose soi-même dans l'existence : il se produit. L'expression nette est plotinienne : « Il est lui même cause de soi (aition éautou), de lui-même et par lui-même » dit Plotin dans l'Ennéade VI, 8, 15. La filiation se précise à partir de là : Proclus ensuite dit du Principe « Il est à lui-même sa propre cause », aition eauto. Et, dans le *Livre des causes*, s'impose l'expression « *causa sui* » : « *Et il ne devient causa sui que par sa relation à sa cause ; et cette relation est sa formation même* ». (*Livre des causes*, proposition 26) [le livre des causes, anonyme, dit du docteur angélique, apparaît dans des manuscrits datés de vers 1150.]

Il n'est pas étonnant par suite que Descartes le reprenne à son compte pour ce qui est de Dieu : les mots « *causa sui* » permettent, dit-il, ayant défini l'essence de Dieu, de démontrer son existence ; il s'auto-produit. Et Spinoza le dit ainsi : « *Par cause de soi, j'entends ce dont l'essence enveloppe l'existence.* » (*Ethique* 1, première définition).

Evidemment, quand nous suivons cette pensée théologique, *causa sui* ne convient qu'au premier principe (Un, ou Dieu) et donc les théologiens acceptent que la langue, pour parler de Dieu, ne suive pas les règles logiques qui valent pour notre langue quand elle parle des créatures : aucun vivant n'est cause de lui-même puisque d'autres le posent dans l'existence. Seul Dieu est cause de soi. On se souvient comme Nicolas de Cues, entre autres, soulignait en Dieu la « coïncidence des contraires » : une transgression de la logique par le dessus.

Nietzsche dit : la *causa sui* est la plus belle contradiction qui ait jamais été inventée. Oui. C'est vrai : elle viole la logique. En toute conscience, voire en toute bonne conscience, pour qui croit en Dieu, pour la plupart des théologiens.

B. Où Nietzsche a encore raison, c'est que l'histoire de la pensée a tendu à mêler à Dieu, cause de soi, la notion de « liberté ». Pour faire simple : se produire ou poser dans l'existence est être libre. [ce qui, encore une fois, n'est pas le cas d'une créature, de l'homme en particulier]. Dieu est libre. Mais ensuite, ses créatures le sont-elles ? ; c'est peut-être dans St-Thomas que la liaison est nettement présentée. Il dit qu'un être est libre s'il est « cause de soi » autrement dit s'il n'est pas un instrument appartenant à un autre ; cet être, cela peut être un vivant, un homme en particulier : « *Les hommes libres sont à eux-mêmes, à savoir qu'ils acquièrent et opèrent pour eux-mêmes* ». Alors il n'est pas contradictoire qu'un homme soit « *causa sui* » : un homme libre pense agit et fabrique en vue de lui-même ; c'est comme si sa puissance active ne servait qu'à le construire, lui, avec ce qui lui appartient. Il est cause...de soi : de son identité, de ses biens ; qu'il construit peu à peu par ses actes, en toute indépendance. Cela ne veut pas dire qu'il s'est engendré ou fait naître, mais que par après, il « se fait » lui-même, en quelque sorte. Il semble clair aussi que St Thomas décrit par là « l'homme libre » comme jouissant d'une condition sociale dite telle : il n'est ni esclave, ni serf, ni ilote...

Ce n'est pas une enquête sur la conscience, ou l'âme et sa liberté intime.

C. Nietzsche, lui, introduit cette interprétation : cause de soi = liberté => désir de libre arbitre. Au fond, c'est le pas suivant celui qu'avait opéré St Thomas. Tout esclave rêve d'être libre : autrement dit d'avoir ce droit de se faire lui-même, tout seul, au lieu d'appartenir à un autre, de travailler pour un autre, d'obéir à un autre. Après tout, Nietzsche peut parler de « demi-culture », effectivement, car il y a confusion entre le métaphysique (théologie) et le social (condition humaine), confusion exprimée dans le registre « psychologique » : je revendique d'être libre, autrement dit penser, parler, agir, fabriquer de moi-même pour moi-même (« me faire ») et, comme on l'entend dire encore aujourd'hui : - « je suis libre, moi », « j'ai mon libre-arbitre » ». L'idée est que je réfléchis, délibère et choisis de faire ce que je préfère. L'expression, « libre arbitre » là, telle qu'un jeune aujourd'hui l'emploie encore, est exsangue de tout contenu métaphysique. Il veut dire : « Je » me fais, et non pas : les autres, Dieu, la société, etc.... l'expression qu'en donne Nietzsche est encore une image juste : « je » me fais : je me tire du

marécage du néant pour me hisser enfin dans l'existence »... Le couple « néant/existence » est une expression pompeuse, en jargon métaphysique, du sentiment d'inexistence qu'éprouve un être humain quand il ne se sent pas « reconnu » socialement, quand les autres vivent comme s'il l'était pas là, sans tenir compte de lui ; et pour lui, « exister », c'est être perçu, approuvé, entouré, flatté, encensé même par les autres.

On comprend en ce sens que Nietzsche signale ce vocabulaire galvaudé et devenu sans réelle signification, dans la société qui est la sienne, qui est restée la nôtre. On peut partir d'un « je rêve d'être libre », puis je *désire* « avoir mon libre arbitre », puis, j'ai « *besoin* » d'être responsable de moi et de mes actes. J'ai besoin indique l'importance pour moi de cela. En un sens, la montée en chacun de ce « rêve-désir-besoin » (les mots indiquent une suite qui devient de plus en plus pressante) est un phénomène partagé : Nietzsche n'en parle pas explicitement, mais cela tient sans doute à ce que chacun d'entre nous a été enfant avant que d'être homme, et que l'âge adulte représente dans chaque vie cet accès désiré à la responsabilité, une sortie de tutelle : mais il y pense peut-être, parce qu'il emploie l'expression « la voie des lumières », et que cela pourrait faire allusion au fameux texte de Kant : qu'est-ce que les lumières ? La réponse de Kant est que l'exercice de la raison, et la condition de la liberté, c'est la sortie de la tutelle. Arriver à la responsabilité de soi : agir intentionnellement et répondre de ses actes.

Au passage, Nietzsche signale qu'entre le libre arbitre et le serf arbitre (des luthériens, nombreux en son pays) il n'y a guère de différence : on peut penser ceci toujours dans l'opinion des chrétiens, des semi cultivés. Pourquoi le même abus des notions de « cause » et d'« effet » ? C'est que le schéma serait du genre , pour les partisans du libre arbitre : j'ai pensé, voulu, et agi... de mon propre mouvement et je réponds de mes paroles et actes ; et pour les partisans du serf arbitre : j'ai pensé, parlé et agi comme il m'a semblé bon de le faire, mais étais-je vraiment maître de tout cela ? La vraie cause n'en était-elle pas en réalité la volonté de Dieu, et non ma pauvre petite volonté ? Car qui dit : « que Ta Volonté soit faite, sur la Terre comme au Ciel », reconnaît la toute puissance divine, qui passe par les corps et âmes des hommes, devenus des sortes de marionnettes... Et puis et puis, chacun peut percevoir sa volonté, son intention à soi : mais comment saurait-il jamais quelle est la volonté de Dieu ? Il espère juste qu'elle ressemble à la sienne, qu'elle coïncide avec ses vœux et espérances,... sans en être certain... Dans le cas le plus simple, il se console un peu par là des revers, des deuils, de tout les événements tragiques qui le chagrinent, etc....

*

II. Les outils. Les notions métaphysiques sont des fictions, des mythes

Spinoza aurait pu dire : ce sont des notions imaginaires. Mais lui n'aurait pas attaqué la causalité mécanique, loin s'en faut. Il attaquait la liberté, le bien et le mal, le beau et le laid, l'ordre et le désordre ... comme dépendants de notre imagination. Nous sommes deux siècles plus tard, et c'est la « cause et l'effet » qui sont mis en question : ce ne sont pas des catégories de l'entendement humain, ni ce qu'expriment les lois de la nature : ce sont, comme le dira Wittgenstein un peu après, des « superstitions ».

A. *Lecture cursive*

Nietzsche un temps oppose des images « concrètes » de la cause et de l'effet (comme pour les machines simples), la cause étant figurée par un piston qui pèse et pousse autre chose à la compréhension de la nécessaire « abstraction » de la notion de cause — pur concept (catégorie kantienne?) ; une allusion indirecte à Kant est encore faite par la notion d'« en soi » ; Nietzsche ramène au monde « phénoménal » (Kant), « représenté » (Schopenhauer) la conscience psychologique de causes suivies d'effet, quand nous avons des motifs d'agir ainsi et ainsi. Mais l'en soi lui reste « inconnu », et radicalement inconnu : le réseau de beaux mots (liberté, cause,

loi, nombre...) avec lequel nous essayons de le dire ne l'atteint pas, ne le décrit pas, ne le cerne pas, ne l'explique pas. Le mot cause, le mot liberté, par exemple, sont des mots superficiels qui ne décrivent que des expériences simplistes : si je peux sortir me promener, je me sens libre ; si je fais ce que je veux, je me crois cause libre.

Ce réseau de beaux mots, de concepts, c'est un réseau de significations qui reste suspendu en l'air, n'atteint pas la réalité dont il voudrait parler.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr